

**Robert De TRAZ**

Notre éminent correspondant et collaborateur, M. Robert de Traz, directeur de la *Revue de Genève*, a bien voulu nous envoyer le récit de la visite qu'il vient de faire au professeur Freud, à Vienne, et dont nous n'avons pas besoin de souligner tout l'intérêt.

Le professeur Sigismond Freud habite, à Vienne, au bout d'une rue en pente, dans un appartement simple d'aspect, où il vous reçoit rapidement, entre deux consultations. Le plus simple, pour bien l'interroger, serait de prétexter une névrose : en faisant « psychanalyser », à l'instar des Anglais et des Américains, qui y recourent en masse, on apprendrait beaucoup de choses sur le freudisme. Mais trop honnête pour simuler un trouble que je n'aurais d'ailleurs pas avoué, j'eus avec lui un entretien court et gai.

Car cet homme qu'on imaginerait, d'après certains de ses commentateurs, bizarre et prophétique, témoigne au contraire d'une charmante bonhomie. Teint mat, œil vif, barbiche grise et dure, il rit tout à coup ou soudain s'impatiente. Je n'ai pas le loisir de rapporter ici l'ensemble de ce qu'il a bien voulu m'expliquer, mais j'en voudrais au moins citer deux traits. Par exemple, je lui raconte que des écrivains français, en nombre grandissant, s'intéressent à ses découvertes. Il s'en amuse tout d'abord :

– Vraiment ? Mais je suis si peu traduit en français ! Alors vous dites, les milieux littéraires...

L'idée lui plaît. Puis comme je lui signale que cet engouement provoque certains malentendus, très vite il ajoute :

– À propos de la « libido », bien sûr. Naturellement. Eh bien ! je ne veux pas qu'on voie dans ma doctrine une obsession sexuelle. C'est faux ! À mes yeux, la « libido » n'explique pas tout l'homme qui comporte bien d'autres ressources psychologiques. D'ailleurs, dans mon système, la « libido » ne signifie pas le seul désir génital, mais le désir en général. Elle a été définie à l'avance par Platon, monsieur, lorsqu'il a défini Eros, et aussi par l'apôtre Paul. C'est un principe d'attraction. Voilà tout.

Irrité, il répète :

---

1. R. de Traz, « Visite à Freud », *Les nouvelles littéraires artistiques et scientifiques*, mars-avril 1923, p. 1-2.

– Ma méthode ne se limite pas à la sexualité...

Peu après, il s'impatiente de nouveau. Je lui avais posé la question suivante :

– Beaucoup de vos admirateurs croient que vous êtes l'ennemi de tout « refoulement », que vous enlevez à l'homme non seulement les bâillons, mais les règles, consignes, scrupules, que vous supprimez les contraintes, quels que soient leur caractère et leur objet, et que vous assurez notre bonheur par la libération joyeuse de nos instincts. N'y a-t-il donc pas des refoulements bienfaisants ?

Le professeur Freud tape son bureau du plat de la main.

– Bien sûr, on me travestit. Les refoulements à détruire ne sont que ceux de la névrose. Dans la grande majorité des cas, il y a des refoulements normaux et utiles. D'ailleurs ceux-ci ne provoquent pas de malaises, et par conséquent il n'est pas nécessaire de les débrouiller. Il y a des êtres qui voient clair en eux, sans qu'il soit urgent de les aider.

– Mais est-il juste d'éclairer tous les aveugles ? Telle tare, qui ne parvient pas à s'exprimer, si vous l'amenez au grand jour, n'allez vous pas ainsi lui permettre d'agir ? N'avons-nous pas besoin d'une zone d'inconscience, de même qu'il faut aux étangs, pour être poissonneux, un fond de vase, qu'on ne remue pas ?

– Non, non. Je le conteste absolument. L'homme souffre de ce qu'il ignore lui-même. La psychanalyse, si je voulais la résumer, c'est la conquête de l'inconscient. Celui-ci est beaucoup plus fort que le conscient, et toujours prêt à le réduire en esclavage. J'apprends à mon malade ce qu'il est : de là une crise. Mais je recherche la crise. Si nous ne prenons pas une connaissance complète de notre être, nous souffrons d'un conflit rentré. Imaginez une baleine qui voudrait se battre avec un ours : combat impossible n'est-ce pas ? Moi, je les mets en contact. La psychanalyse crée la possibilité d'une bataille. L'être se collète avec ce qui surgit de ses profondeurs.

– La bataille crée aussi la possibilité d'une défaite.

– Sans doute. Je ne promets pas le succès d'avance. Mais, au lieu d'un refoulement, c'est-à-dire d'une lâcheté qui s'ignore, d'un alibi mensonger, le malade sera mis en mesure de condamner ou d'accepter ce qu'il contient en lui. Il y sera obligé. Je dis que, même s'il accepte sa tare, même s'il obéit désormais à la voix qu'obscurément il ne voulait pas entendre, cela vaut mieux. Il n'y aura plus d'équivoque. Ce sera la guérison, le bonheur, parce qu'à une agitation désordonnée aura succédé un processus logique de jugement. Le salut de l'homme est dans le choix.

En hâte, je notais les commentaires variés que prodiguait Freud, et je l'aurais écouté longtemps encore. Mais d'autres visiteurs – des clients, ceux-là – attendaient. Et je leur cédai la place.